

MARSEILLE MARS 2024

POINT DE VUE SUR LES JOURNÉES ANTHROPOVILLES À MARSEILLE, 14-15 MARS 2024

Ce point de vue reprend les propos introductifs puis conclusifs énoncés par Anne Raulin, vice-présidente d'AnthropoVilles, à la suite de l'introduction par Emmanuelle Lallement, présidente d'AnthropoVilles¹.

INTRODUCTION par Anne Raulin :

Remerciements à tous, en particulier à Muriel Girard et Yoann Morvan pour l'organisation à Marseille, ainsi qu'à Michel Peraldi qui nous a mis en contact.

D'ores et déjà, au cours de la programmation de ces journées, le mélange des points de vue et des situations urbaines a eu des effets intéressants. Ces journées sont ainsi le résultat de variations de postures, on pourrait dire *de près et de loin* (pour reprendre le titre des entretiens entre Claude Lévi-Strauss et Didier Eribon²), l'illustration des vertus d'une collaboration entre chercheur·es locaux et non-locaux (pas uniquement parisiens·es)

Merci aux intervenant·es, merci à vous toutes et tous d'être là.

Une anthropologie urbaine frontale ou latérale ? AnthropoVilles et les « entre-villes ».

Un adhérent à AnthropoVilles m'a écrit qu'il soutenait notre association mais, je le cite : « Je me demande si les recherches sur la ville ne seraient pas aujourd'hui un combat d'arrière-garde ? »

On peut se poser la question : certes, ce n'est plus un combat pour imposer le sujet, il est partout, dans toutes les institutions, tous les programmes politiques ou scientifiques. Le droit à penser, étudier, réformer la ville est gagné depuis longtemps.

Il ne s'agit plus d'un combat frontal, mais peut-être d'un combat « latéral ». Pourquoi latéral ? C'est un adjectif que j'emprunte à Merleau-Ponty, qui l'employa dans son rapport pour la création d'une chaire d'anthropologie sociale au Collège de France, en 1958, menant à l'élection de Claude Lévi-Strauss. Il y introduisit la notion d'« universel latéral » :

« Il y a là une seconde voie vers l'universel : non plus l'universel de surplomb d'une méthode strictement objective, mais comme un universel latéral dont nous faisons l'acquisition par l'expérience ethnologique, incessante mise à l'épreuve de soi par l'autre et de l'autre par soi³. »

¹ Les rattachements institutionnels sont indiqués dans le programme des journées.

² Claude Lévi-Strauss et Didier Eribon, *De près et de loin*, Paris, Odile Jacob, 1988.

³ « Il y a là une seconde voie vers l'universel : non plus l'universel de surplomb d'une méthode strictement objective, mais comme un universel latéral dont nous faisons l'acquisition par l'expérience ethnologique, incessante mise à l'épreuve de soi par l'autre et de l'autre par soi. Il s'agit de construire un système de référence général où puisse trouver place le point de vue de l'indigène, le point de vue du civilisé, et les erreurs de l'un sur l'autre, de constituer une expérience élargie qui devienne en principe

Cette notion fut reprise par Souleymane Bachir Diagne, philosophe sénégalais, qui l'inscrit explicitement dans cette ligne de réflexion :

« J'ai pensé trouver dans Merleau-Ponty un concept dont il me semblait important de souligner à quel point, malgré les difficultés qu'il présente, il éclaire une tâche philosophique importante pour notre époque : ce concept est celui d'*universel latéral*. Merleau-Ponty explique en substance que notre époque, qui est de décolonisation, marque la fin d'un universel de surplomb : l'universel postcolonial ne peut advenir que dans l'horizontalité des relations entre les cultures et les langues.⁴ »

Quel est l'enjeu de l'adoption du terme de latéralité ? C'est une certaine horizontalité de regard, capable d'observer de côté et au même niveau.

Comment appliquer cette approche latérale à l'étude du phénomène urbain ?

Une des applications possibles, mais sans doute pas la seule, est de considérer les villes comme des entités relationnelles. Pourrait-on alors parler d'« entre-villes » ou d'« inter-urbanité » ou de « trans-urbanité » selon les expressions du regretté Jean-Louis Cohen⁵ ?

Il importe de considérer ces « entre-villes » :

- dans la façon dont les villes se construisent ;
- dans la façon dont on les étudie, dont on cherche à comprendre leurs évolutions.

J'oserai ici parler de ma thèse sur New York, car elle a traité de cette « inter-urbanité » dans la construction même de la ville : New York, ville coloniale, s'est construite en incorporant dans ses plans urbains et dans sa toponymie tout d'abord Amsterdam et Londres, puis Washington au début du XIX^e siècle après l'Indépendance — incorporation qui n'allait pas sans affirmation de certaines différences. Dans son architecture, c'est avec Chicago que la « rivalité mimétique » s'est jouée⁶.

Le projet AnthropoVilles et de ses séminaires itinérants est de travailler dans l'entre-villes, ce que l'on a déjà fait entre Lyon et Saint-Étienne, puis aujourd'hui avec Marseille. Mais il s'agira aussi de sortir de France, d'embrasser les villes européennes dans leurs inter-urbanités qui dépassent le cadre national et ses frontières, et élargissent l'horizon à l'échelle transnationale et transcontinentale.

Cette démarche va certainement de pair avec décentrer le regard, décentraliser l'approche, le terrain et la théorie, pour aller vers une anthropologie latérale mais aussi réciproque, voire d'autres formulations ?

accessible à des hommes d'un autre pays et d'un autre temps. L'ethnologie n'est pas une spécialité définie par un objet particulier, les sociétés « primitives ». C'est presque une manière de penser, celle qui s'impose quand l'objet est « autre », et exige que nous nous transformions nous-mêmes. » Maurice Merleau-Ponty, « De Mauss à Claude Lévi-Strauss », in *Signes*, Paris, Gallimard, 1960, p. 150.

⁴ Souleymane Bachir Diagne, « Penser l'universel avec Étienne Balibar », *Raison publique*, vol. 19, n°2, 2014, p. 15-21. Il ajoute : « C'est du reste ce à quoi le travail de Barbara Cassin, en particulier le *Dictionnaire des intraduisibles* qu'elle a dirigé, permet aussi de donner contenu : l'universel latéral a à voir avec la traduction et l'intraduisible. »

⁵ Voir par exemple la conférence « Villes parallèles : l'inter-urbanité entre hier et demain » de L'Institut pour la ville en mouvement du 10 février 2021.

https://www.youtube.com/watch?v=kfWqeh9WNEE&ab_channel=Institutpourlavilleenmouvement

⁶ Anne Raulin, *Manhattan ou la mémoire insulaire*, Paris, Institut d'Ethnologie, 1997.

*

CONCLUSIONS par Anne Raulin :

1- Les temps de l'anthropologie urbaine marseillaise

Je parlerai d'abord d'un aspect que je n'avais pas vu venir. Ce n'est pas tant une approche historique de la recherche urbaine à Marseille que j'ai vu se déployer dans ces journées, mais plutôt un panorama de la recherche suivant la « méthode régressive-progressive » ou « procédure régressive-progressive » selon les termes d'Henri Lefebvre⁷. Par régressive-progressive, j'entends : ausculter le passé au regard du présent et de l'avenir, tenir les diverses temporalités urbaines dans leurs rapports dynamiques, certaines se neutralisant, d'autres se renforçant.

Ainsi, Michel Peraldi perçoit Marseille comme se situant à la fin d'un cycle, avec l'effondrement de l'économie portuaire et industrielle depuis les années 1980, la disparition des classes populaires, le déclin de la démographie (à présent stabilisé), un taux de chômage en hausse (30%) et un taux d'étrangers en baisse (12%) la plaçant derrière Toulouse. Aujourd'hui, Marseille est devenu un port rentier, avec des taxes redistribuées aux municipalités, vivant du transit pétrolier depuis les années 1970. Selon Peraldi, Marseille « étoile morte qui continue à produire de la lumière » est en bout de course, fin d'un monde urbain, voire aussi d'un type de recherche urbaine ? Et Peraldi d'évoquer la revue *Enquêtes* (1985-1999, Éditions Parenthèses), ainsi que plusieurs chercheurs (Temime, Sayad, Tarrus, Bromberger, Zalio).

Réalité ou effet de génération ? On peut se le demander. N'est-ce pas le début d'un nouveau cycle, celui d'une ville post-coloniale, d'une métropole méditerranéenne – avec le MUCEM comme tête de pont, une ville qui attire classes créatives, jeunes diplômé·es dont beaucoup de chercheur·es, générant les emplois de service qui vont avec ?

Grand témoin de la recherche urbaine, Michel Peraldi a ensuite, dans une autre intervention, restitué l'histoire du CERFISE qui fut la branche Sud Est du CERFI (en parallèle avec l'ARIESE à Lyon, le CRESAL à Saint-Étienne), un réseau de chercheurs inspirés par Deleuze et Guattari, mais aussi par les historiens Braudel et Dumézil, et l'anthropologue Testart. Financé par le ministère de l'Équipement (Max Querrien), le CERFI a publié une revue dédiée *Les Annales de la Recherche Urbaine* de 1978 à 2018. Peraldi qualifie ce réseau de mouvement utopique : grâce à des « agencements institutionnels », il a travaillé à transformer l'État de l'intérieur, en « réinventant avec le

⁷ « A partir de sa lecture du *Capital*, mais aussi des *Fondements de la critique de l'économie politique (Grundrisse)* de Marx, Lefebvre a mis au point une méthode de lecture des faits sociaux, la méthode régressive-progressive, qui consiste à partir de l'actuel, puis à remonter dans le passé. Ce n'est pas la méthode historique dans la mesure où celle-ci consiste à s'installer dans le passé et à essayer de voir ce qui a eu lieu, ce qui s'est passé à telle ou telle époque. » Rémi Hess, « La méthode d'Henri Lefebvre. Analyse institutionnelle », *Futur Antérieur*, n°8, 1991.

désir des habitants », en particulier mais non exclusivement dans le domaine urbain et de l'habitat. Ce qui déboucha sur les programmes Habitat et vie sociale, puis plus largement Politiques de la ville (DSU, DSQ..., mixité sociale). Cette circulation exceptionnelle entre ministère et militance (gauchiste et anarchiste) rétive à toute forme d'institutionnalisation, est alors animée par un réseau d'interconnaissance où se côtoient Anne Querrien, Isaac Joseph, Michel Peraldi, Liane Mozère et Patricia Pappermann qui introduiront ultérieurement les recherches sur le *care* en France. Paradoxalement, le CERFISE devint un bureau d'études dans les années 1990.

À Marseille, le CERFISE comptera trois équipes, Travail et migrations (Katućewzki, Ogien, Papermann), Équipements collectifs (Peraldi, Murard, Zylberman), Écoles, forêts et parcs (Querrien, Mozère). Peraldi est intervenu pendant cinq ans sur le logement et les cités, dont le Petit Séminaire, cité de Gitans et d'Algériens construite en 1959 et détruite en 2021. Sur cette cité, sa démolition, sa lente dégradation, on peut voir l'exposition à la Vieille Charité, dont Maroussia Ferry est commissaire. Elle présente ici-même dans ces journées comment fut vécue l'attente interminable de l'éradication de leur lieu de vie par les habitants.

2- Marseille et les luttes urbaines

Dans l'espace urbain, les démolitions/reconstructions/réemplois donnent la tonalité dramatique de l'évolution urbaine, avec la grande terreur de la *tabula rasa*, le sentiment de dépossession, de vol de territoire, pour quel profit, pour quelle raison, pour quel remplacement social, selon quelle « justice ou injustice spatiale » ?

C'est Marie Beschon qui fait état de la lutte des cartes, exposant les cartographies des démolitions radicales de quartiers centraux en vis-à-vis des cartographies des constructions à venir, rappelant les luttes des associations d'habitants contre Euroméd — ce qui visualise abruptement ces reconversions urbaines qui éradiquent un passé en imposant un futur, lequel ?

Muriel Girard décrit une politique différente à la Cabucelle, ancien quartier ouvrier de production industrielle (engrais, savonnerie, huileries, abattoirs, chantiers navals...), où l'action du PCF local — en 2020-21 eut lieu une grande célébration du centenaire de la fondation du parti — veille à conserver un patrimoine lié à sa culture ouvrière. Aujourd'hui, une vaste peinture murale rend hommage à son passé industriel et productif en affichant un portrait d'Yves Montand, qui travailla dans sa jeunesse dans une usine du quartier. Un centre culturel et un lycée musulman conventionné indique l'ancienneté de la présence d'une population maghrébine dans ce quartier populaire.

L'action de la paroisse et de la Mission de France, ses prêtres-ouvriers, fut également décisive. Jacques Loew, semble avoir été le premier prêtre ouvrier - s'établissant docker à Marseille au début des années 1940 et travaillant en liaison avec *Économie et Humanisme*. Lors des premiers séminaires itinérants d'AnthropoVilles, l'impact de ce courant avait aussi été identifié à Lyon où fut fondée la revue *Economie et Humanisme* en 1941, puis à Saint-Étienne, et il l'est à présent à Marseille. Il apparaît également à Paris, en particulier dans le 13^e arrondissement où naquirent les premiers travaux de sociologie urbaine ou « ethnologie sociale » dans les années 1950, sous la direction de Chombart de Lauwe⁸.

⁸ Cf. sur ce sujet, Anne Raulin « Utopies locales et laboratoire social : le cas du 13^e arrondissement de Paris », *L'Année sociologique*, 2008, vol. 58, n°1, p. 47-70.

3- Fragments et facettes d'une ville en mouvement

Cette méthode régressive-progressive ne permet-elle pas de saisir de nombreux déplacements des réalités et des images à travers le temps ?

Ainsi les déplacements :

- de l'image de Marseille : de la ville portuaire et industrielle, de la porte méditerranéenne entre Europe et Asie, à la ville culturelle, tertiaire, avec Skyline. Focus sur les quartiers périphériques, cependant centraux dans l'image de la ville, d'où l'idée de considérer les quartiers Nord comme centre urbain, et le centre-ville comme périphérie de ces quartiers ;
- de la fonction antérieure de Marseille comme port de commerce méditerranéen à fortes migrations de passage — une fonction qui aujourd'hui semble s'être déplacée à Istanbul ?
- de l'image cinématographique et de la « cinégénie » du cinéma muet des années 1920 : ports, bars BarBar, amours et poésie. Pour Katharina Bellan, cette poésie visuelle met en avant un prolétariat international que le cinéma de Pagnol efface complètement, et elle engage à la musicalité. Question : le cinéma de Robert Guédigian intègre-t-il ces diverses traditions populaires de Marseille ? En tous les cas, le cinéma documentaire, en particulier celui de Matthieu Verdeil qui a participé à ces journées à Marseille (voir ci-dessous) redonne à cette ville une profondeur historique palpitante.
- de l'exploration urbaine ? Sylvain Maestraggi fait part de la découverte de Marseille par Benjamin (et Kracauer) juste après la démolition de l'espace de la Bourse, de sa vision de ses quartiers centre et de ses banlieues dans les années 1920 avec un regard influencé par sa connaissance de Berlin puis de Naples. Cette figure du flâneur s'est depuis diffusée dans la culture socio-anthropologique (Sansot, Joseph, en particulier), et elle s'est popularisée, bénéficiant de guides urbains qui apparemment se multiplient à Marseille comme ailleurs, et transforment l'expérience exploratoire en tour patrimonial.
- des catégories socio-professionnelles : grâce à des ethnographies multi-situées suivant les circuits commerciaux, ce que Rim Affaya désigne comme « transnationalisme mercantile » entre Afrique du Nord, Marseille et Europe du Nord, on voit comment d'anciens ouvriers intègrent les métiers du commerce, en particulier en devenant transporteurs, ou font évoluer les spécialités commerciales. Des complémentarités ethniques viennent structurer les branches économiques en diaspora, comme l'expose Yoann Morvan.

Cette configuration marseillaise au sein d'une économie-monde a pu être retracée depuis le XVIIe siècle en particulier avec le percement du Cour de Belsunce, dit à l'époque Le Cour. Au-delà de l'image d'un grand boulevard bourgeois, Eleonora Campari a repéré sa fonction de lieu de transactions, marché et colportage, friperies nombreuses à l'époque, avec toute une infrastructure accueillant les acteurs du transport de marchandises, hôtels, cafés-restaurants, relais. L'enseigne « HÔTEL DES DEUX MONDES » est

emblématique de cette « économie de la mobilité ». Un quartier dédié à rapprocher du caravansérail ou *fundûq* ?

- des genres : Plusieurs communications ont pointé l'investissement des femmes dans le commerce ethnique, que ce soit les *negafas* marocaines travaillant dans la confection des mariages marocains (Rim Affaya), ou les commerçantes sénégalaises, s'émancipant de la confrérie mouride, et pratiquant un commerce pendulaire (à la valise) d'objets artisanaux, souvent produits du recyclage, comme le décrit Melissa Blanchard. Même à la marge, les femmes apparaissent comme actrices économiques relativement indépendantes, alors que leur statut économique dans les époques antérieures était surtout rapporté à la prostitution, impliquant leur dépendance aux proxénètes — dans les romans de McKay, elles apparaissent comme autant de femmes puissantes évoluant dans des univers d'hommes (marins, dockers, musiciens, tenanciers, policiers, etc.).

Est-ce à mettre en parallèle avec le fait que le nombre de femmes anthropologues est en augmentation et sont plus à même de repérer l'investissement des femmes dans le secteur économique contemporain ?

Est-ce aussi à mettre en parallèle avec le développement de diverses formes d'anthropologie participative impliquant des femmes responsables dans le cadre associatif, ou des enfants dans le cadre scolaire ?

La prise en compte des « désirs des habitants » est-elle ainsi assurée ?

Est-on dans une phase nouvelle de l'« esprit social » (issu du christianisme social, de l'État social, du militantisme social) identifié par Claire Duport, qui inclut désormais la recherche-action sociale ?

- des générations : en tous les cas, il y a prise en compte des enfants et de leurs points de vue, et formation des enfants comme apprentis chercheurs, profilant des enfants-acteurs du renouvellement urbain. Dans la foulée de Marie-Josée Chombart de Lauwe, et des expériences des terrains d'aventure en Europe du Nord et au Japon, Nadja Monnet, Emilie Petit et Elsa Menad, artiste, créent au Parc de la Jougarelle à la Castellane les conditions pour « ramener les enfants dans la rue, dans la forêt », bref dans l'espace public d'où l'urbanisme moderne et les trafics les excluent. Rappelons qu'un combat similaire a traversé l'œuvre de Jane Jacobs sur New York dans les années 1960. C'est aujourd'hui toute une branche de l'anthropologie qui se consacre à l'enfance (pour ceux que je connais Elodie Razy, Edouard de Suremain, Marc Breviglieri, etc...)
- de la nature : autrefois, Marseille ville ouverte sur la mer généreuse, marchande et travailleuse, ville bénie par la nature « du large », aujourd'hui dans la défense de ses ruisseaux pollués, d'où la nécessité d'une « anthropologie environnementale de la ville » mettant en exergue la personnalité des cours d'eau : il importe de « rendre le ruisseau plus fort », ainsi que le montre le travail de Mikaëla Le Meur sur la rivière Caravelle-Aygalades. De même qu'à la Castellane, les objectifs sont la reprise de la rue et de la nature par les enfants, l'ethnographie coopérative avec les enfants, l'association entre anthropologues et artistes.
- de la violence urbaine : elle fut décrite autrefois dans les quartiers centre, dans le fameux quartier réservé et autour du travail portuaire. Aussi pittoresques et

prenants qu'ils soient sous la plume des romanciers et dans le viseur des cinéastes, ces milieux comportaient leurs lots de violence quotidienne, dans les conditions de travail et de vie, l'habitat dégradé (et finalement éradiqué), sans oublier les hostilités endémiques entre groupes rivaux, et entre hommes et femmes. Aujourd'hui dans les quartiers nord ou périphériques, c'est autant dans les conditions de vie, l'habitat dégradé et menacé, que dans les hostilités et rivalités entre gangs, qu'elle se perpétue. Travaillant sur la cité Félix-Pyat (relativement centrale), Dennis Rodgers relève l'absence de contextualisation ethnique de cette violence — une euphémisation généralisée en France, confinant à une *lingua franca* chez les analystes de ces situations. Les effets traumatiques de la violence des trafics comprennent la peur et la honte, mais aussi la routinisation (qui rappelle l'« attitude blasée » selon Simmel) qu'elle engendre, et c'est ici le rôle des mères de famille, tout aussi éprouvées que réactives qui apparaît central, comme le souligne Alice Daquin.

*

***En guise de conclusion de la conclusion
De la comparaison vers la latéralité : leçon marseillaise***

Peut-on ajouter au terme de comparaison celui de latéralité, dans le sens donné par Merleau-Ponty et Diagne, qui inclut la référence à l'universel, et permet de dépasser le dilemme rebattu entre universalisme et relativisme ?

Car s'il y a bien une méthode comparative, on est rarement en mesure de la respecter scientifiquement parlant. Nous autres anthropologues, ne comparons pas toujours, mais sommes en tous les cas informés par d'autres expériences urbaines, par d'autres terrains, que nous profilons dans notre regard, que nous appelons dans nos conclusions.

En termes de latéralité, il s'agit de regarder de côté, en sachant que nous ne sommes qu'un côté des réalités et des représentations, en ayant conscience de notre incomplétude au regard de l'universel. Le point de vue situé est aujourd'hui théorisé (Harding, Haraway), tout comme devrait être pris en compte le fait d'être regardé de côté, par d'autres qui nous regardent comme objet.

Comment le regard sur les villes est-il informé par l'expérience urbaine propre des chercheur·es ? Plusieurs intervenant·es ont noté l'importance de leurs expériences urbaines antérieures, à Alexandrie, à Istanbul ou Fès par exemple, ou plus généralement à l'étranger, au Pérou, en Espagne, au Maroc, etc. Cette expérience du détour essentielle au décentrement anthropologique, ne constitue pas en soi une démarche comparative, assumée comme telle.

On pourrait donner ici comme exemplaire l'approche du sommeil et de la nuit par Arianna Cecconi, puisque c'est son expérience dans les Andes péruviennes, où les familles dorment ensemble, qui lui fait voir le particularisme de la chambre à coucher occidentale (Dibie, Perrot) et comprendre que le sommeil et le mal dormir est social et culturel. On le saisit instantanément en voyant la maison en coupe où chacun dort

dans sa chambre et son lit assignés, comme les PMI en promeuvent le modèle, versus le lit où parents et enfants dorment tous ensemble, prévenant l'angoisse de dormir seul·e. L'analyse des rêves nocturnes des habitants du Parc Kalliste révèle leur spécificité sociale et historique — dont la capacité de rêver pour les autres. Ici l'approche anthropologique rejoint celle du psychisme individuel et de l'inconscient collectif (Beradt, Wolf-Meyer). Attention : les écrans sont entrés dans les lits de toutes les cultures et catégories sociales, d'où l'on peut affirmer que celles-ci n'empêchent en rien de se connecter très pragmatiquement avec un universel concret.

Pour finir, exposons la diversité possible des approches latérales :

Latéralité conjugquée entre auteur·es dits locaux et auteur·es dits étrangers traitant d'un objet commun, en l'occurrence Marseille dans son histoire et ses productions culturelles : c'est le travail de Mark Ingram et Kathryn Kleppinger, qui ont tenté une approche la plus complète possible de la ville, en s'inscrivant dans une « Marseillologie ». Il serait important d'avoir le livre sous les yeux pour se faire une idée plus personnelle de ce travail – le power point étant très descriptif.

Latéralité à double sens entre anthropologues des sociétés observées les unes par les autres, ou anthropologie réciproque. Nous avons tenté l'expérience en formant une équipe bi-nationale, française et étatsunienne, pendant plusieurs années, de 2007 à 2015. Coordonnés par Susan Carol Rogers (NYU) et moi-même (Université Paris Nanterre), ces travaux n'étaient pas spécifiquement centrés sur l'urbain, mais comportait une contribution française sur le New York de l'après-11 septembre 2001 et une américaine sur la ville nouvelle de Cergy-Pontoise⁹. Il s'agissait aussi de se mettre à l'épreuve du regard (anthropologique) de l'autre. Non seulement comment je vois l'autre, mais aussi comment je suis vue, regardée par l'autre ? Comment prendre ce regard ? me fige-t-il, me dépossède-t-il, m'enrichit-il, me trahit-il, me met-il en valeur ? Dans quelle trame de dominations, de subordinations, me perçoit-il ?

Latéralité collaborative, entre anthropologues travaillant, comme Dennis Rodgers et Steffen Jensen¹⁰ sur des objets connexes et partageant leurs expériences de terrains dans des villes spécifiques (Le Cap, Marseille, Managua). Ils associent un comparatisme sur le vif, c'est-à-dire des terrains partiellement partagés en menant des observations en commun, avec un dialogisme épistémologique caractéristique d'une anthropologie réciproque.

*

⁹ Anne Raulin et Susan Carol Rogers (dir.), *Parallaxes transatlantiques. Vers une anthropologie réciproque*, Paris, CNRS Éditions, 2012 ; Anne Raulin and Susan Carol Rogers (eds), *Transatlantic Parallaxes. Towards Reciprocal Anthropology*, New York, London, Berghahn, 2015.

¹⁰ Steffen Jensen and Dennis Rodgers, « Comparison through Collaboration: Dilemmas and Opportunities of Joint Ethnographic Research on Gangs in Nicaragua and South Africa », *Current Anthropology*, vol. 65, n°1, pp. 49-71.

Lors des journées AnthropoVilles, une place particulière a été donnée à la projection du film de Matthieu Verdeil : *CLAUDE MCKAY, DE HARLEM À MARSEILLE*

Matthieu Verdeil, né en 1976, vit et travaille à Marseille. Il se présente comme suit : "Depuis 1997, je travaille avec de nombreuses sociétés de production pour la télévision, la communication, les institutions et le web. Principalement en tant que chef-opérateur de prise de vue, mais également en réalisation et en montage. Mon expérience est très variée avec tous types de prestations, des très gros évènements en direct (élection du Pape à Rome en 2013) jusqu'au reportage seul en terre inconnue (Tour cycliste du Burkina Faso), en passant par les magazines télé, le documentaire, la communication culturelle, institutionnelle ou corporate. Mon domaine de prédilection est le secteur culturel et artistique. J'ai réalisé des films de commande pour le MuCEM, la Friche Belle de Mai, le Centre National des Arts Plastiques, KLAP-maison pour la danse, le Palais de Tokyo, le CIRVA centre international de recherche sur le verre et les arts plastiques... Dans le cadre de ces commandes, ou pour des reportages pour la télévision, j'ai filmé de nombreux artistes, ou leurs œuvres : Abraham Poincheval, Joep Van Lieshout, Olafur Eliasson, Roger Ballen, Moussa Sarr, Fernando Botero, Saâdane Afif, Alexandre Perigot..."

Anne Raulin ajoute les précisions suivantes en relation avec les thématiques de la journée d'études AnthropoVilles :

Comme réalisateur de films documentaires culturels, artistiques, et historiques, vous avez réalisé la série *Marseille et les Américains pendant la Seconde Guerre mondiale* : films pédagogiques tout-à-fait passionnants sur cette période qui vit Marseille se transformer en port de salut vers l'exil américain, en ville détruite partiellement par les nazis pour ce qu'elle représentait de cosmopolitisme populaire, en ville libérée par le débarquement de Provence au prix de la destruction de son port, en ville arrière d'approvisionnement de l'armée américaine...

Prochainement sortira *Varian Fry - Visas pour la liberté*, pour le 80^e anniversaire de la Libération de Marseille, en août 2024. C'est un portrait de ce journaliste américain qui, avec l'aide du vice-consul Hiram Bingham IV (descendant du missionnaire quaker Hiram Bingham à Hawaï, Fry était également quaker) procura des milliers de visas pour les Etats-Unis à des artistes et intellectuels, dissidents, juifs ou non, vivant en France. La villa Air-Bel fut un temps le QG du Comité Américain de Secours.

Anne Raulin explique les raisons de ce choix de projeter le film de Matthieu Verdeil *Claude McKay, de Harlem à Marseille*, à l'occasion de ces journées d'étude AnthropoVilles :

J'ai découvert McKay grâce à ma lecture de *Banjo*, un roman d'ethnographie urbaine de la ville de Marseille dans les années 1920, de ses quartiers portuaires et de ses « bas-fonds », vus à hauteur des migrations de passage qu'elle attirait. On y rencontre tout un monde de marginaux de la ville, au centre de son animation : marins, dockers, musiciens, truands, tenanciers de bar, maquereaux, clochards, tenancières de bar, prostituées, femmes puissantes et impressionnantes,

en particulier les personnages d'Aslima dans *Romance in Marseille*, de Lanath dans *Banjo*, et homosexuels des deux sexes.

Concernant les affinités de l'anthropologie pour les périphéries et les marges, en particulier urbaines, voir les actes du colloque du CTHS consacrés à cette question :

<https://books.openedition.org/cths/18363>

Le regard de McKay est sociologiquement vif et plein d'acuité sur les différences nationales et culturelles entre France et États-Unis, et à ce titre il participe de la session « Marseille réfléchi d'ailleurs » : à l'époque, les Noirs de Marseille ne constituent pas une minorité urbaine comme aux États-Unis, c'est un milieu urbain composite d'hommes venus d'Afrique de l'Ouest, de l'Est, des Antilles, des États-Unis... Son regard est contemporain de l'ouvrage *Black Metropolis* sur la ville noire de Chicago, dont la traduction en français doit paraître à l'automne 2024 aux Éditions de la MSH.

Il faut dire combien l'anthropologie a toujours été inspirée par la littérature, qui fait pénétrer dans l'intimité et dans l'imaginaire des sociétés et des cultures autres. Je ne parle pas de l'écriture de l'anthropologie, mais de son ressort, de sa motivation, de son expérience. De même avec le cinéma : je ne cacherai pas le rôle qu'a joué pour moi *West Side Story*, et pour Pauline Guedj, anthropologue qui travaille également aux États-Unis, *Do the Right Thing* de Spike Lee (elle a entre autres publié un ouvrage sur le cinéma américain de Louis Malle).

Le miracle de l'écriture de Claude McKay, qui transfigure les situations les plus sordides (*Romance in Marseille* est un chef d'œuvre de transfiguration, ou comment une amputation peut être à la source d'une valorisation personnelle et financière) est de nous faire partager la complexité de ce monde qui nous est étranger, l'exploitation portuaire mais aussi la vitalité culturelle des années 1920. Le livre de Jacques Loew – ce prêtre ouvrier dont Muriel Girard nous a parlé – sur *Les dockers de Marseille* dans les années 1940, donne une vision élargie et dénonciatrice de la précarité et de la pénibilité de la vie à bord, sur le port et dans les quartiers centre à l'époque.

Loin de la nostalgie du bon vieux temps, méthodes régressive-progressive et latérale ouvrent-elles à l'anthropologie urbaine d'autres voies, d'autres possibles – en termes de collaboration transdisciplinaire, de réflexivité entre courants anthropologiques culturellement distincts, de conceptualisation et de rapports au terrain ?

*

UNE REACTION DE SOPHIE GRAVEREAU, TRESORIERE D'ANTHROPOVILLES :

Le directeur de l'INAMA débute sa présentation liminaire du colloque par la phrase suivante : « il est toujours plus intéressant de connaître les lieux en ville, car c'est là que se construit l'urbain, que de théoriser le monde ». Les lieux ont depuis toujours, avec plus ou moins d'intérêts et d'engagements, incarné les villes et ceux qui s'y trouvent, investis ou dépourvus, indistinctement, par les maires et les édiles d'une dimension politique, par les habitants et les citoyens d'une dimension sociale, par les acteurs et les professionnels urbains d'une dimension économique et symbolique, etc. Marseille est un ensemble de lieux et de gens qui constituent tout un monde ou plutôt un ensemble de mondes. Décrire la ville et ses lieux, c'est mettre au jour une certaine universalité des espaces dans la mesure où ils donnent à voir des genèses dont on ne connaît pas le devenir.

Marseille interroge et suscite une multitude de récits, d'imaginaires et de sujets de recherche qui sont à l'origine de son mythe et de sa renommée. Les récits représentent l'espace dans le temps et dans la société : ils le créent, le construisent – comme les légendes locales ou les mémoires historiques – ; ils le fondent, lui donnent un commencement – ce sont les récits de fondation - ; ils le qualifient, le disqualifient, l'étiquettent – il s'agit des hauts lieux ou des bas lieux - ; ils l'identifient, le caractérisent, le distinguent – on parle d'espaces populaires ou de lieux branchés – et le font disparaître, le défont, faisant émerger un espace différent – notamment dans les utopies ou les prospectives territoriales. Marseille est une ville aux utopies plurielles et aux imaginaires multiples, qui se sont construits à partir de ces images prolixes mais aussi, comme l'a souligné Michel Peraldi dans sa présentation, d'un effondrement et d'un besoin, plus ou moins conscient de reconstruire, tant concrètement que symboliquement, la ville.

N'hésitez pas à nous rapporter vos propres réactions aux journées d'étude de Marseille, nous les ajouterons à la suite !